

ces morts. Souvenons-nous cependant de l'Enfer, pour méditer ces horreurs, bien que cela tourmente.

On serait, en effet, cruel envers soi-même, si, dans la maladie, on ne s'appliquait pas le remède qui doit guérir. Songeons donc à l'Enfer, non pour en retirer ceux qui s'y trouvent, ce qui est impossible, mais en fermer la porte à nos pauvres âmes qui risquent d'y tomber.

Au contraire, pensons au Ciel et au Purgatoire, pour penser en même temps aux nôtres qui jouissent au Ciel ou qui souffrent au Purgatoire, car avec eux nous demeurons unis. La mort, qui a séparé les corps, n'a pas séparé les âmes ; et, malgré elle, nous continuons de vivre ensemble dans une sainte communion de pensées, de souvenirs, de prières et de secours. Au Ciel, on prie pour nous ; au Purgatoire, on nous prie ; et nous, du sein de cette vallée de larmes à travers laquelle nous voyageons encore, nous tendons une main à nos amis du Ciel, pour leur demander secours, et nous abaïssons l'autre vers nos amis du Purgatoire, pour leur porter nos suffrages. Dogme bien touchant et surtout bien consolant que celui de la *Communion des saints*. Veuves affligées, pauvres orphelins, et vous tous, dans le cœur desquels la séparation a porté de cruelles douleurs, consolez-vous ! ils ne sont pas morts ceux que vous pleurez ; ils sont vivants, car ils sont immortels. Parlez leur, ils vous entendent ; demandez-leur, ils vous donnent ; donnez-leur, ils reçoivent.

Pensons donc aux nôtres, dont la Toussaint vient nous apporter le précieux souvenir. Pensons aux nôtres qui sont au Ciel.

« Je vis, dit l'apôtre saint Jean, une foule innombrable composée d'hommes de toute nation et de toute tribu, de tout peuple et de toute langue. Et personne ne pouvait les compter. » Or, parmi ces milliers et millions de noms que le saint Apôtre vit écrits dans le livre de vie, il y a, sans aucun doute, le nom de plusieurs des nôtres : c'est le nom d'une sainte mère qui a passé sa vie dans le travail, les veilles et la prière ; c'est le nom d'un bon époux, d'une épouse pieuse, qui se sont sanctifiés au sein du foyer commun par l'accomplissement de leurs devoirs chrétiens et des devoirs de leur charge ; c'est le nom d'une jeune vierge, qui a combattu l'orgueil par l'humilité, la volupté par la mortification, la cupidité par le mépris des richesses ; c'est le nom d'un petit enfant que le Ciel avait envoyé et que le Ciel a repris pour l'associer à ses anges ; c'est, dans les temps passés, le nom des aïeux qui furent forts dans la foi et qui marchèrent sans tache dans la voie du bien. Les uns et les autres ont quitté la vie, après l'avoir bien remplie et en avoir lavé les souillures ; ils sont morts près du prêtre et ils sont partis avec Dieu.

Aujourd'hui, le Purgatoire a complété leur purification, et les voilà dans le sein de Dieu. Ils sont puissants, ils sont bons, ils sont nôtres. C'est donc à eux que nous devons surtout adresser nos prières. Ils connaissent nos besoins, ils s'intéressent à nos âmes, ils nous aiment toujours. Pensons donc aux nôtres, qui sont au Ciel, et prions avec foi, plus encore avec confiance, les saints de nos familles.

Pensons aussi aux nôtres qui souffrent et gémissent dans les flammes du Purgatoire. Nous pouvons les soulager et les délivrer, car l'Eglise nous l'apprend. Si nous le pouvons, nous le devons par reconnais-

sance, par justice et par charité : par reconnaissance car ils ont été nos bienfaiteurs ; par justice, car c'est un devoir pour nous ; par charité, car ils ne sont pas seulement nos frères, ils sont encore nos amis, nos parents, nos sœurs, notre père, notre mère.

Hélas ! lorsque ces âmes ont quitté la vie, que de recommandations ne nous ont-elles pas faites ?... Vous ne m'oublierez pas ! Vous prierez Dieu pour moi ! Vous paierez les quelques dettes que je laisse ! Vous ferez offrir pour mon repos éternel le saint sacrifice de l'autel ! Vous donnerez en mon nom une aumône aux pauvres ! Et nous, alors, nous avons tout promis ; et nous, depuis, nous avons tout oublié. La main de l'ingratitude a fermé notre cœur, en même temps que la main du fossoyeur fermait la tombe de celui que nous pleurons. Ah ! pensons aux âmes des nôtres qui sont dans le Purgatoire, car elles souffrent. Elles souffrent les impressions miraculeuses mais véritables d'un feu qui les dévore. Elles souffrent d'être séparées de Dieu. Unies à lui par la grâce, elles se portent vers lui de toute la violence de leur amour ; mais séparés de Lui par le péché dont elles expient la peine, elles se voient repoussées par la sévérité de sa justice. Dieu leur sourit et les repousse : *Cruciat et amat*. Pauvres âmes ! Quel tourment !

Pensons donc à nos morts qui pleurent dans le feu, éloignés du Seigneur : par nos prières, par nos sacrifices, brisons leurs fers, ouvrons-leur les portes éternelles de la sainte patrie. Quelle joie, quelle ivresse pour eux, lorsque l'heure de la délivrance a sonné !

Pendant les jours de la terreur, un pauvre prêtre de la Vendée avait fait partie des célèbres noyades de Carrier. Echappé par miracle à la mort, il avait dû émigrer, pour sauver ses jours. Quand la paix fut rendue à l'Eglise et à la France, il s'empressa de rentrer dans sa chère paroisse. Ce jour là, le village s'était mis en fête, tous les paroissiens étaient venus au devant de leur pasteur et de leur père ; les cloches sonnaient joyeusement dans le vieux clocher, et l'église s'était parée comme au jour des grandes solennités. Le vieillard s'avancait souriant au milieu de ses enfants ; mais quand les portes du saint lieu s'ouvrirent devant lui, quand il revit cet autel, qui avait réjoui si longtemps les jours de sa jeunesse, son cœur se brisa dans sa poitrine trop faible pour supporter une telle joie ; il entonna d'une voix tremblante d'émotion le *Te Deum laudamus*. Mais ce fut le *Nunc dimittis* de sa vie sacerdotale ; il tomba mourant, au pied même de l'autel : l'exilé n'avait pas eu la force de supporter les joies du retour !...

Si telles sont les joies du retour de l'exil dans la patrie terrestre, que sont donc les joies de l'entrée du Ciel, la vraie patrie de nos âmes ! Pour les décrire il faudrait les avoir éprouvées soi-même. Pauvres exilés le long des fleuves de Babylone, comment pourrions-nous redire le cantique de Sion sur la terre étrangère ? *Quomodo cantabimus canticum Sion, in terra aliena ?*

Mais si nous ne pouvons pas redire sur la terre le cantique de Sion, espérons que nous le redirons un jour au Ciel, car la miséricorde divine est pleine de pardons. En attendant, vivons de cette espérance, et, pour la réaliser, vivons saintement. Faisons plus : prions pour les morts, car ce que nous ferons pour eux, en ce monde, nous sera rendu dans l'autre ; prions